

À mon frère al-Zayyat : l'imagination raisonnable

Al-Risala, 30 mars 1936

Salutation d'un ami qui partage le chagrin et espère la consolation

Avez-vous jamais connu une imagination raisonnable, cher frère ? Pour ma part, j'en ai connu une hier — et il ne m'en a coûté ni peine ni effort pour faire sa connaissance, et je n'ai dépensé ni force ni temps à la chercher ; bien plus, je ne l'ai pas cherchée du tout, c'est elle qui est venue à moi, ou disons que j'allais la convoquer quand elle m'a répondu avant même l'appel. Mais si je l'ai appelée, ce n'était pas pour faire sa connaissance, car mon lien avec elle remonte très loin — très loin, si loin que je me souviens à peine de ses débuts — et tout ce que je sais, c'est qu'elle est ma compagne depuis que j'ai commencé à penser, depuis même que j'ai ouvert les yeux à la vie. Combien de fois m'a-t-elle embelli les choses jusqu'à ce que je m'y attache et les désire ; combien de fois m'a-t-elle enlaidi les choses jusqu'à ce que je m'en détourne et m'en lasse ; comme elle a vite inventé pour moi des choses que je ne connaissais pas et n'appréciais pas, et les voilà qui remplissent mon cœur d'espoir et d'attente, et me poussent au travail et à l'activité — et les voilà qui remplissent mon cœur de désespoir et d'abattement, et me poussent à la langueur, à l'inertie et au repli.

Elle avait créé pour moi un monde complet aux horizons lointains, aux confins éloignés, aux couleurs variées, où j'ai passé les jours de mon enfance — et combien de fois ai-je souhaité pouvoir y revenir ! Puis elle a créé pour moi un autre monde non moins vaste, varié et divers, mais composé de beauté et de laideur, de plaisir et de douleur, de désespoir et d'espoir, où j'ai passé les jours de ma jeunesse — et je souhaite encore y revenir. Et maintenant elle m'accompagne, embellissant un peu la vie à mes yeux, et l'enlaidissant beaucoup à mon âme, essayant de créer pour moi ce qui me réjouira, et essayant de créer pour moi ce qui m'affligera — et je lui obéis parfois, et lui résiste d'autres fois. Mais elle m'a toujours été fidèle chaque fois que j'ai voulu m'en aider pour l'écriture et la composition ; et j'avoue, cher frère, que j'ai été extrêmement sobre — sobre au dernier degré — dans le recours à elle et dans le recours à son aide, parce que je la sais hardie, excessive en hardiesse, vigoureuse, exubérante en vigueur, inventant des images et des espèces de sens que je ne saurais me résoudre à proposer à nos milieux sociaux, qui restent

mesurés dans leur confiance à l'inspiration de l'imagination.

Je l'avais connue fidèle, vigoureuse, toujours prête à aider chaque fois que je la convoquais ou l'appelais à mon secours, offrant de cette aide plus que je ne lui en demandais, et beaucoup plus que ce que je lui proposais. Je l'ai convoquée hier et elle m'a répondu promptement, sans délai ni nonchalance ; et j'atteste même qu'elle était sur le point d'éclater de vigueur et d'entrain, et que je me préparais à retenir son emballement et à freiner son élan, et à la tenir à beaucoup de délibération et de mesure, comme j'en ai toujours eu l'habitude. Mais à peine lui avais-je soumis ce dont je voulais qu'elle m'aidât à entreprendre, qu'elle se retint dans sa vigueur, se modéra dans son emballement, et sourit du sourire du calme et du serein, et parla de la voix de celui qui est en paix et posé, sans nulle incapacité douloureuse ni défaillance décourageante : « Laisse-moi tranquille, car je ne suis propre à rien de ce que tu veux. »

Car ce que je voulais d'elle, c'était qu'elle m'ournît de quoi peindre un passage de la vie du noble Prophète, en ces jours où les musulmans commémorent le plus grand des événements de leur histoire, et la plus profonde des leçons de leur tradition — en ces jours où les musulmans remontent des siècles et des siècles de temps pour témoigner de ce grand jour où le Prophète et son compagnon, le Véridique, quittèrent La Mecque pour émigrer vers Dieu, portant des espoirs que le temps lui-même périra avant qu'ils périssent, et une foi que ce monde s'effacera avant que la faiblesse l'atteigne et que la langueur s'en approche, et une confiance en la victoire de Dieu dont ont vécu et prospéré les générations innombrables du passé, et dont vivront et prospéreront les générations innombrables à venir, et de laquelle les musulmans tireront toujours une force pour le sérieux et le labeur, et pour accueillir la vie avec tout ce qu'elle contient de bien et de mal, de doux et d'amer, d'épreuve et de grâce.

Oui, cher frère, je l'ai convoquée pour qu'elle m'inspire quelque chose des images qu'elle avait coutume de me suggérer — et elle a décliné, non par colère, et s'est abstenue, non par avarice, et a persisté dans son déclin et dans son abstention. Lorsque j'ai insisté, j'ai perçu en elle une pudeur, une préférence pour le mieux-être, une jalousie pour elle-même contre ce qu'elle ne sait pas bien faire, un désir de se préserver de ce qu'elle ne peut pas supporter. Et la voilà qui me dit sur le ton du calme et du serein :

« Fais appel à moi pour tout ce que tu voudras, car tu connais mon pouvoir d'invention et d'innovation, et tu sais comme je m'en tire bien à revêtir le vrai des ornements du faux jusqu'à ce qu'il devienne tout parure — mais il est une vérité qui est trop haute pour que je l'atteigne en m'élevant, si fort que soit mon aile ; et trop évidente pour que je l'élucide, si forte que soit ma lumière ; et trop lumineuse pour que je la rende brillante, si loin que porte ma vue et mon aspiration ; et trop pure pour que je l'embellisse, si habile que je sois à inventer les ornements et à créer la beauté. »

Et si j'allais vous parler de cet homme parfait, je vous en parlerais dans le discours de la raison — que Dieu me pardonne, car la raison elle-même ne saurait vous en parler comme il le faudrait, parce qu'il est trop noble, trop élevé, trop sublime pour que la raison l'atteigne — tout comme il est trop noble, trop élevé, trop sublime pour que l'imagination l'atteigne. Efforcez-vous de vous représenter ce qu'il a été donné aux hommes de connaître de sa vie, puis regardez et puisez-y, car vous n'aurez pas besoin pour autant du secours de la raison ou de l'imagination. Regardez le côté douloureux de sa vie, et racontez-vous-en quelques fragments ; s'ils ne remplissent pas votre cœur d'édification, de grandeur, de beauté, d'amour et de vénération, sans recourir à la raison ni à l'imagination, c'est que vous n'êtes pas un être humain et que vous n'avez rien de commun avec l'humanité.

Regardez cet homme qui a goûté l'orphelinage comme embryon — si les embryons peuvent goûter les réalités et les douleurs — et qui n'avait pas encore accueilli la vie et avancé dans l'enfance qu'il goûtait l'orphelinage une deuxième fois, perdant sa mère après avoir perdu son père. Puis il n'avait pas encore fait quelques pas de plus dans l'enfance qu'il goûtait l'orphelinage une troisième fois, perdant son grand-père après avoir perdu ses deux parents. Puis la vie s'abattit sur lui avec sa rigueur et sa peine, sa privation et sa pauvreté, son étroitesse et sa gêne ; et toutes ces douleurs s'unirent contre sa noble âme naissante, mais ne purent l'atteindre ni en prendre quoi que ce fût — car Dieu avait coupé tout lien entre cette âme purifiée et la misère et le malheur.

Puis marchez avec lui sortant de l'enfance, entrant dans la jeunesse et avançant en elle : la vie est comme elle était, rude, pénible, lourde, étroite, mais lui sourit dans sa jeunesse comme il souriait dans son enfance, tranquille de son âme en homme comme il l'était tranquille de son âme en enfant. Il travaille avec ardeur, il peine, il s'efforce ; la vie lui sourit parfois ; les gens autour de lui l'aiment, l'estiment, le vénèrent, lui

font confiance, trouvent en lui la paix et la sécurité, lui soumettent les différends qui s'élèvent entre eux — et rien de tout cela ne l'expose à la suffisance ni à l'arrogance, car Dieu avait coupé tout lien entre son âme purifiée et la suffisance, l'arrogance et la vanité qui ternissent la vie des hommes.

Puis regardez-le lorsque Dieu l'a choisi pour la meilleure faveur qu'Il accorde à l'un de Ses serviteurs, et lui a confié le plus lourd dépôt qu'Il ait jamais confié à l'un de Ses créatures : et le voilà qui reçoit ce lourd fardeau avec endurance, le portant avec patience, s'y levant et l'accomplissant, ne connaissant ni lassitude, ni ennui, ni langueur — car Dieu avait coupé tout lien entre son âme purifiée et la lassitude, l'ennui et la langueur qui ternissent la vie des hommes.

Puis regardez-le goûter le deuil de ses enfants après avoir goûté l'orphelinage ; mis à l'épreuve dans sa propre personne et sa réputation ; mis à l'épreuve dans ses compagnons et ceux qui lui ont accordé leurs premiers secours ; mis à l'épreuve dans ses fils ; puis mis à l'épreuve dans son épouse que Dieu lui avait faite une miséricorde où il se reposait et dont il tirait sa force ; puis mis à l'épreuve dans sa foi ; puis mis à l'épreuve en tout ; puis mis à l'épreuve en chaque être humain. Et le voilà comme il a toujours été : souriant dans sa maturité comme il souriait dans sa jeunesse et comme il souriait dans son enfance, ne connaissant ni faiblesse, ni désespoir, ni voie ouverte vers lui pour cet abattement stérile — car Dieu avait coupé tout lien entre son âme purifiée et la faiblesse, le désespoir et l'abattement stérile.

Puis regardez-le lorsque ses propres gens l'ont renié et qu'il les a reniés, lorsque La Mecque l'a rejeté et que tout ce qui environnait La Mecque l'a rejeté, lorsqu'il a rencontré des épreuves insupportables et des afflictions intolérables — et aucun recul ne l'a saisi, aucune reddition ; au contraire, les portes de l'espoir lui ont été ouvertes, et le soutien de Dieu a dissipé pour lui ce qui s'était resserré de ses affaires, et le voilà qui émigre vers Yathrib. Pensez-vous qu'il s'y soit établi dans l'aisance et s'y soit réjoui dans la douceur et le repos ? Nullement. Que sont ces guerres sans fin, dans lesquelles Dieu le met à l'épreuve tantôt par la victoire et tantôt par autre chose que la victoire ? Qu'est-ce que ce labeur sans fin ? Qu'est-ce que cette gêne qui le contraint parfois à souffrir de la faim ? Que sont ces trahisons qui lui viennent des hypocrites ? Que sont ces trahisons qui lui viennent de ses alliés d'entre les juifs ? Qu'est-ce que cette mort qui lui arrache ses compagnons les plus chers et les plus précieux ? Pensez-vous qu'il ait désespéré de tout

cela, ou qu'il soit devenu trop faible pour le supporter, ou que l'une quelconque de ces choses l'ait contraint à dévier d'un cheveu de son droit chemin ? Nullement ! Car Dieu avait fait son noble être tout résolution, tout fierté, tout patience, tout confiance en Dieu.

Puis regardez-le lorsque l'âge a avancé sur lui, et qu'il ne lui restait de ses fils et de ses filles que Fatima, que Dieu lui fasse miséricorde ; et voilà que les jours lui sourient, que l'espoir brille devant lui, qu'un messenger lui annonce que Dieu lui a accordé un garçon qu'il nomme du nom de son père Ibrahim ; et voilà son cœur comblé de joie, et le voilà qui associe les musulmans à sa joie et à son bonheur en leur annonçant ce dont il a été annoncé. Et les musulmans trouvent que son œil s'est consolé et leurs yeux se consolent ; que son âme s'est épanouie et leurs âmes s'épanouissent ; que son noble cœur s'ouvre à l'espoir et leurs cœurs s'ouvrent aux espoirs. Mais Dieu veut qu'il soit mis à l'épreuve vieillard comme Il l'a mis à l'épreuve enfant, jeune homme et homme mûr, et voilà qu'Ibrahim lui est repris avant même que le sevrage ne soit achevé. Pensez-vous qu'il ait été accablé de chagrin, ou que l'infirmité et la faiblesse qui saisissent les vieillards l'aient saisi ? Nullement ; Dieu avait coupé tout lien entre son âme purifiée et l'infirmité et la faiblesse : Ibrahim n'avait pas achevé son sevrage en ce monde — il l'achèverait au Paradis.

Et regardez son père marchant dans son cortège funèbre, accablé de chagrin — mais le chagrin des nobles, non le chagrin des désespérés ni le chagrin de ceux qui ont perdu tout espoir ; et se tenir à sa tombe, et s'occuper à aplanir la tombe, à l'arroser et à y verser de l'eau ; et conseiller aux musulmans, lorsqu'ils entreprennent une tâche, de la mener à bien même s'il n'y a à cela aucun bénéfice apparent, car il est de la perfection de l'esprit que l'homme accomplisse bien ce qu'il fait. Puis regardez-le déclarer à son Seigneur qu'il accepte Son décret, se soumet à Son ordre et croit en Sa sagesse ; et déclarer à son fils qu'il pleure sa perte. Et regardez-le : ses nobles yeux se remplissent de larmes — et qu'est-ce qui lui interdirait de pleurer, alors que les pleurs complètent parfois la noblesse d'un homme ? Mais regardez-le encore : voyez-vous quelque chose de sa vie qui ait changé ? Voyez-vous quelque chose de son regard sur la vie qui ait changé ? Nullement. Les événements de ce monde ne pouvaient changer une âme qui est plus grande que le monde !

J'ai dit à cette imagination :

« Je n'ai jamais connu jusqu'aujourd'hui une imagination aussi raisonnable et aussi sage. Il y a dans ce que tu as dit une leçon pour quiconque veut en tirer une. »

Elle dit :

« Et y a-t-il quelque chose d'étrange à ce que l'imagination devienne raisonnable et sage lorsqu'elle parle de Muhammad, quand bien même sa nature propre serait l'aspiration et le dérèglement ? »

Je dis :

« Je vais transmettre cette conversation à un ami qui est plongé dans le chagrin et la détresse. »

Elle dit :

« Transmets-la en toute sincérité à ton ami et à tout être qui souffre et qui est dans la détresse, car je ne crois pas qu'un musulman qui se représente la vie de Muhammad par ce côté-ci de ses côtés trouve ensuite le désespoir ou la détresse un chemin vers son cœur. »